

# **RIMES**

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht  
`rinderknecht@free.fr`



## 1

Je sais un hymne géant et étrange  
 qui annonce dans la nuit de l'âme une aurore,  
 et ces pages sont de cet hymne  
 des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant  
 de l'homme la rebelle langue mesquine,  
 avec des mots qui soient à la fois  
 soupirs et rires, couleurs et notes.

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure  
 qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !,  
 si, en tenant dans mes mains les tiennes,  
 je peux te le conter seul à seul à l'oreille.

## 2

*Saeta*<sup>1</sup> qui traverse en volant,  
 lancée au hasard  
 sans qu'on ne sache  
 où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre  
 emportée par la bourrasque,<sup>2</sup>  
 et on ne devine le sillon  
 où elle retombera ;

vague géante que le vent  
 enfle et pousse dans la mer,  
 et roule et passe, et ne sait  
 quelle rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,  
 brille en ronds tremblants,

---

1. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

2. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville.

et on ne sait d'eux  
lequel sera le dernier :

c'est moi qui, au hasard,  
traverse le monde sans penser  
d'où je viens, ni où  
mes pas me mèneront.

### 3

Secousse étrange  
qui agite les idées,  
comme ouragan qui pousse  
les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme  
s'élève et va croissant,  
comme volcan qui, sourd,  
annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes  
d'êtres impossibles ;  
paysages qui apparaissent  
comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui, en se fondant,  
imitent dans l'air  
les atomes de l'iris,  
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,  
paroles insensées ;  
cadences qui n'ont  
ni rythme ni mesure ;

souvenirs et désirs  
de ce qui n'existe pas ;  
transports de joie,  
envies de pleurer ;

activité nerveuse  
qui erre sans emploi,

sans rênes qui guident  
ce cheval ailé ;

folie que l'âme  
exalte et enflamme,  
ivresse divine  
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne  
le chaos dans le cerveau,  
et, parmi les ombres, fait  
apparaître la lumière ;

brillante rêne d'or  
qui, puissante, freine  
de l'esprit exalté  
le coursier volant ;

fil de lumière qui en gerbes  
noue les pensées,  
soleil qui rompt les nuées  
et atteint le zénith ;

main intelligente  
qui, en un collier de perles,  
parvient à réunir  
les mots indociles ;

rythme harmonieux  
qui, avec cadence et nombre,  
enserme dans la mesure  
les notes fugitives ;

ciseau qui mord dans le bloc,  
modelant la statue,  
et la beauté plastique  
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent  
les idées en ordre,  
telles des atomes que réunit

une attraction secrète ;

torrent où la fièvre  
éteint sa soif ;  
oasis qui à l'esprit  
rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux<sup>3</sup> toujours en lutte  
et des deux vainqueur,  
tant il n'est donné qu'au génie  
de les mettre sous le même joug.

### 3

Ne dites pas que, épuisé son trésor,  
faute de sujet, la lyre s'est tue :  
il pourrait ne pas y avoir de poètes,  
mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées  
de la lumière palpiteront aux baisers,  
tant que le soleil vêtira  
les nuées déchirées de feu et d'or ;  
tant que l'air en son giron portera  
parfums et harmonies ;  
tant qu'il aura un printemps au monde,  
il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir  
la source de la vie,  
et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme  
qui résiste au calcul ;  
tant que l'humanité, toujours progressant,  
ne saura où elle va ;  
tant qu'il aura un mystère pour l'homme,  
il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir

---

3. Inspiration et raison.

sans que les lèvres rient ;  
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot  
 ne vienne troubler la pupille ;  
 tant que le cœur et la tête  
 continueront à batailler ;  
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,  
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent  
 les yeux qui les regardent,  
 tant que répondra la lèvre soupirant  
 à la lèvre qui soupire ;  
 tant que deux âmes en un baiser  
 confondues pourront se toucher ;  
 tant qu'il existera une femme splendide,  
 il y aura la poésie !

## 5

Esprit sans nom,  
 indéfinissable essence,  
 je vis avec la vie  
 sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,  
 tremble dans le brasier solaire,  
 je palpète parmi les ombres  
 et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or  
 de la lointaine étoile,  
 je suis de la haute lune  
 la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage  
 qui ondoie dans le couchant,  
 je suis de l'astre errant  
 le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,  
 je suis feu sur les sables,

onde bleue sur les mers  
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,  
parfum dans la violette,  
flamme fugace dans les tombes  
et lierre dans les ruines.

Je chante avec l'alouette  
et bourdonne avec l'abeille ;  
j'imité les bruits  
qui résonnent en pleine nuit.<sup>4</sup>

Je tonne dans le torrent  
et siffle dans la foudre,  
et aveugle dans l'éclair  
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,  
susurre dans les herbes hautes,  
soupire dans l'onde pure  
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes  
de la fumée qui s'élève  
et monte lentement au ciel  
en spirales immenses.

Parmi les fils dorés  
que les insectes suspendent,  
je me mêle aux arbres  
dans l'ardente sieste.

Je cours après les nymphes  
qui, dans le courant frais<sup>5</sup>  
de la rivière cristalline,  
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux

---

4. NDT. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)).

5. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) recense : « le courant inquiet ».



qui tapissent de blanches perles,  
je poursuis dans l'Océan  
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves  
où le soleil ne pénètre jamais,  
me mêlant aux gnomes,  
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles  
les traces effacées,  
et je sais de ces empires  
dont il ne reste même pas le nom.<sup>6</sup>

Je poursuis en un brusque vertige  
les mondes qui voltigent,  
et ma pupille embrasse  
la création entière.<sup>7</sup>

Je sais de ces régions  
qu'une rumeur n'atteint pas,  
et où d'informes astres  
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme  
le pont qui traverse,  
et l'échelle inconnue  
qui unit le ciel à la terre.<sup>8</sup>

Je suis l'anneau invisible  
qui fixe  
le monde de la forme  
au monde de l'idée.

---

6. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

7. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

8. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

Enfin, je suis cet esprit,  
essence inconnue,<sup>9</sup>  
parfum mystérieux  
dont le vase est le poète.

## 6

Comme la brise qui rafraîchit le sang  
sur le champ sombre des batailles,  
chargée de parfums et d'harmonies  
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,  
dans l'horrible drame du barde anglais,  
la douce Ophélie,<sup>10</sup> la raison égarée,  
chante et cueille des fleurs en passant.

## 7

Dans l'angle obscur du salon,  
de son maître peut-être oubliée,  
silencieuse et couverte de poussière,  
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,  
comme dorment les oiseaux sur les branches,  
attendant la main de neige  
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie  
ainsi dort au fond de l'âme,  
et une voix attend, comme Lazare,  
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

## 8

---

9. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [premsahistorica.mcu.es](http://premsahistorica.mcu.es)) : « l'essence du sentiment, »

10. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

Quand je regarde l'horizon bleu  
se perdre au lointain,  
au travers d'une gaze de poussière  
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher  
du sol misérable  
et flotter avec la brume dorée  
en atomes légers,  
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond  
obscur du ciel,  
trembler les étoiles comme d'ardentes  
pupilles de feu,

je crois possible de m'envoler  
là où elles brillent,  
et m'inonder de leur lumière, et avec elles,  
en un feu qui a pris,  
me fondre en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue  
je ne sais même pas ce que je crois ;  
pourtant ces désirs me disent  
que je porte quelque chose  
de divin, ici en moi.

## 9

Le zéphyr qui gémit faiblement  
baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;  
le soleil baise la nuée à l'Occident  
jusqu'à ce que de pourpre et d'or il la nuance ;  
la flamme à l'entour du tronc ardent  
s'étale en baisant une autre flamme,  
et jusqu'au saule pesant, qui se penche  
vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit de joie ;  
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,  
rumeur de baisers et battements d'ailes,  
mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?  
— C'est l'amour qui passe !

## 11

— Je suis ardente, je suis brune,  
je suis le symbole de la passion ;  
de désirs de jouissance mon âme est pleine.  
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;  
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;  
je garde un trésor de tendresse.  
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme  
impossible et vain de brume et lumière ;  
je suis incorporelle, je suis intangible,  
je ne puis t'aimer.

— Oh viens, toi, viens !

## 12

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
verts sont ceux des naïades,  
verts les eut Minerve,  
et vertes sont les pupilles

des houris<sup>11</sup> du Prophète.

Le vert est gala et ornement  
de la forêt au printemps ;  
parmi ses sept couleurs,  
l'iris brillant l'affiche ;  
les émeraudes sont vertes,  
verte la couleur de qui espère,  
et les ondes de l'Océan  
et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale  
couverte de rosée congelée,  
où le carmin des pétales  
se voit à travers des perles.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux  
l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car tes pupilles humides,  
vertes et inquiètes,  
semblent de jeunes feuilles d'amandier,  
qui tremblent dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis  
est grenade entrouverte  
qui dans l'été invite  
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,

---

11. NDT. Beauté céleste que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah.

tes pupilles scintillent,  
 tes yeux ressemblent  
 aux vagues qui se brisent  
 sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné  
 de l'or crépu d'une large tresse,  
 est une cime enneigée où le jour  
 reflète sa première lueur.

Et pourtant,  
 je sais que tu te plains  
 car tu crois que tes yeux  
 l'enlaidissent :  
 eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,  
 proche des tempes, ils semblent  
 des broches d'émeraude et or  
 haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux  
 sont verts comme la mer, tu te plains ;  
 peut-être, si noirs ou bleus  
 ils devenaient, tu le regretterais.

### 13

Ta pupille est bleue et quand tu ris  
 sa clarté suave me rappelle  
 l'éclat tremblant du matin  
 qui se reflète dans la mer.

Ta pupille est bleue et quand tu pleures  
 les larmes transparentes en elle  
 me semblent gouttes de rosée  
 sur une violette.

Ta pupille est bleue et si au fond

comme un point de lumière irradie une idée,  
elle paraît dans le ciel du soir  
une étoile perdue.

## 14

Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta,  
flottant devant mes yeux  
comme la tâche sombre bordée de feu  
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard  
je revois tes pupilles flamboyer  
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,  
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve je les regarde  
luire, détachés, fantastiques ;  
quand je dors je les sens m'examiner,  
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit  
qui mènent le voyageur à sa perte ;  
moi je me sens entraîné par tes yeux,  
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

## 15

Voile flottant de brume légère,  
ruban plissé de blanche écume,  
rumeur sonore  
d'une harpe d'or,  
baiser du zéphir, onde de lumière,  
tu es cela.

Toi, ombre aérienne, qui t'évanouis  
quand je crois enfin te saisir.  
Comme la flamme, comme le son,  
comme la brume, comme le gémissement  
du lac bleu !

En mer, onde sonnante sans rivages ;  
 dans le vide, comète errante,  
 longue complainte  
 du vent rauque,  
 soif perpétuelle de mieux,  
 je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux  
 retourne mes yeux jour et nuit ;  
 moi, qui infatigable et dément,  
 cours après une ombre, la fille ardente  
 d'une vision !

## 16

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon  
 se bercent,  
 tu crois qu'en soupirant passe le vent  
 qui murmure,  
 sache que, caché parmi les feuilles vertes,  
 moi je soupire.

Si, quand résonne, confuse derrière toi,  
 une vague rumeur,  
 tu crois que par ton nom t'a appelé  
 une voix lointaine,  
 sache que, parmi les ombres qui t'entourent,  
 moi je t'appelle.

Si, quand se trouble ton cœur craintif  
 en pleine nuit,  
 si tu sens sur tes lèvres une haleine  
 qui embrase,  
 sache que, bien qu'invisible à tes côtés,  
 moi je respire.

## 17

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,  
 aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,  
 aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...  
 Aujourd'hui je crois en Dieu !



## 18

Fatiguée par la danse,  
ardente la couleur, brève l'haleine,  
appuyée à mon bras,  
elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère  
que soulevait le sein palpitant,  
une fleur était bercée  
d'un mouvement doux et mesuré.

Comme dans un berceau de nacre  
que pousse la mer et caresse le zéphir,  
peut-être dormait-elle là-bas du souffle  
de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi  
laisser filer le temps !  
Oh ! Si les fleurs dorment,  
quel sommeil <sup>12</sup> si doux !

## 19

Quand sur ta poitrine tu penches  
un front mélancolique,  
tu me sembles  
un lys brisé,

car, en te donnant la pureté  
qui est symbole céleste,  
comme lui te fit Dieu  
d'or et de neige.

## 20

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges  
sont brûlées par une invisible atmosphère,  
que l'âme qui peut parler avec les yeux  
aussi peut embrasser avec le regard.

---

12. NDT. On peut lire aussi «songe» (*sueño*)

## 21

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant  
 dans ma pupille ta pupille bleue.  
 Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?  
 La poésie... c'est toi.

## 22

Comment vit cette rose que tu as prise  
 contre ton cœur ?  
 Sur un volcan, avant de la trouver,  
 jamais je n'avais vu de fleur.

## 23

Pour un regard, un monde ;  
 pour un sourire, un ciel ;  
 pour un baiser... j'ignore  
 que t'offrir pour un baiser !

## 24

Deux rouges langues de feu  
 qui, enlacées au même tronc,  
 s'approchent et, en se baisant,  
 forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir  
 du luth en même temps,  
 et qui dans l'espace se réunissent  
 et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble  
 mourir sur une plage  
 et, en se brisant, se couronnent  
 d'un panache d'argent ;

deux lambeaux de vapeur

qui s'élèvent du lac,  
et, en se joignant dans le ciel,  
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,  
deux baisers qui éclatent de concert,  
deux échos qui se confondent...  
c'est cela nos deux âmes.

## 25

Quand t'enveloppent dans la nuit  
les ailes de tulle du sommeil,  
et tes cils tendus  
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements  
de ton cœur inquiet  
et sentir ta tête endormie  
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je possède :  
la lumière, l'air  
et la pensée !

Quand se fixent tes yeux  
sur un objet invisible  
et le reflet illumine  
tes lèvres d'un sourire,

pour lire sur ton front  
la pensée secrète  
qui passe comme un nuage marin  
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je désire :  
la renommée, l'or,  
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,

et ton haleine se presse,  
 et tes joues s'allument,  
 et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils  
 briller d'un feu humide  
 l'étincelle ardente qui jaillit  
 du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,  
 tout ce que en quoi j'espère :  
 la foi, l'âme,  
 la terre, le ciel !

## 26

Je vais contre mes intérêts en le confessant.  
 Néanmoins, mon aimée,  
 je pense comme toi qu'une ode est seule bonne  
 écrite au dos d'un billet de banque<sup>13</sup>.  
 Il ne manquera pas quelque sot qui en l'entendant  
 ne se signe et dise :  
*Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,*  
*matérielle et prosaïque...* Sottises !  
 Des voix qui font courir quatre poètes  
 qui se drapent en hiver avec une lyre !  
 Aboiements des chiens à la lune !  
 Tu sais et je sais qu'en cette vie,  
 celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,  
 et, avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

## 27

Éveillée, je tremble à ta vue ;  
 assoupie, j'ose te regarder ;  
 c'est pour cela, âme de mon âme,  
 que je veille pendant que tu dors.

---

13. NDT. Il s'agit des ordres de paiement, dont les versos étaient vierges.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres  
inquiètes me semblent  
des éclairs carmins qui serpentent  
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse  
les bords de ta bouche,  
suave comme le sillage brillant  
que laisse un soleil mourrant...

Dors !

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux  
humides resplendissent  
comme la vague bleue dont la crête  
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,  
ils déversent un éclat calme,  
comme la lueur tiède que répand  
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,  
tes paroles vibrantes semblent  
une pluie de perles se déversant à torrents en une coupe dorée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine  
rythmée et ténue,  
j'entends un poème que mon âme  
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur  
pour que son battement  
ne sonne et ne trouble  
le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes  
de ton balcon  
pour que le flamboiement fâcheux

de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

## 28

Quand, parmi l'ombre obscure,  
une voix perdue murmure,  
troublant sa triste paix ;  
si, au fond de mon âme,  
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant  
qui se plaint, ou bien tes soupirs  
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre  
brille rouge au matin,  
et mon amour évoque ton ombre ;  
si sur ma bouche je crois sentir  
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,  
ou bien un baiser m'envoie ton cœur  
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux  
et la pleine nuit noire,  
si dans tout ce qui entoure  
mon âme qui te désire  
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire  
en rêve, ou que, dans un soupir,  
tu me donnes ton haleine à boire ?

## 29

*La bocca mi baciò tutto tremante.*

DANTE

Sur sa jupe elle tenait  
 le livre ouvert,  
 ses boucles noires  
 touchaient ma joue :  
 nous ne voyions pas les lettres,  
 aucun des deux, je crois,  
 mais nous gardions  
 un profond silence.  
 Combien cela dura ? Ni alors  
 je ne pus le savoir.  
 Je sais seulement qu'on n'entendait  
 rien d'autre que l'haleine  
 pressée qui s'échappait  
 des lèvres sèches,  
 je sais seulement que nous nous tournâmes  
 les deux en même temps,  
 et nos yeux se trouvèrent,  
 et sonna un baiser !

.....

Le livre était la création de Dante,  
 son *Enfer*.  
 Quand nous y baissâmes les yeux,  
 je dis, tremblant :  
 — Comprends-tu maintenant qu'un poème  
 tient dans un vers ?  
 Et elle répondit, enflammée :  
 — Je le comprends maintenant !

### 30

Une larme pointait à ses yeux  
 et à ma lèvre une phrase de pardon ;  
 l'orgueil parla et son pleur s'assècha,  
 et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;  
 mais en repensant à notre amour mutuel,  
 je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-là ?*  
 et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

## 31

Notre passion fut une tragique saynète  
 dont l'absurde fable  
 produit rires et pleurs, le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut  
 qu'à la fin de l'acte  
 à elle échurent larmes et rires,  
 et à moi seulement les larmes.

## 32

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,  
 et je lui cédaï le pas ;  
 je poursuivis sans me retourner, et pourtant  
 quelque chose à mon oreille murmura « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?  
 Je l'ignore : je sais seulement  
 que lors d'une brève nuit d'été  
 s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il.*

## 33

C'est une question de mots, et pourtant  
 ni toi ni moi, jamais,  
 après ce qui advint, ne conviendra  
 à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait  
 de dictionnaire où chercher  
 quand l'orgueil est simplement orgueil  
 et quand il est dignité !

## 34



Muette, elle traverse et ses mouvements  
sont harmonie silencieuse ;  
ses pas sonnent et, en sonnant, ils rappellent  
la cadence rythmée de l'hymne ailé.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux  
aussi clairs que le jour ;  
et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,  
flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont des notes  
de l'eau fugitive ;  
elle pleure, et chaque larme est un poème  
de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,  
la couleur et la ligne,  
la forme qui engendre les désirs,  
l'expression qui est la source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? Bah ! Tant que se taisant  
elle garde l'énigme secrète,  
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait  
plus que ce qu'aucune autre me dirait.

### 35

Ton oubli ne m'admira pas ! Bien que d'un jour  
ta tendresse m'admira bien plus ;  
car ce qui en moi a de la valeur,  
cela... tu ne le soupçonnes même pas.

### 36

Si l'on écrivait dans un livre  
l'histoire de nos préjugés,  
et si s'effaçait de nos âmes autant  
que s'effacerait de ses pages...  
Je t'aime tant encore : ton amour laissa  
sur ma poitrine des traces si profondes  
que si tu n'en effaçais qu'une,  
je les effacerais toutes !

## 37

Avant toi je mourrai : caché  
 dans les entrailles déjà  
 je porte le fer avec lequel ta main ouvre  
 la large blessure mortelle.

Avant toi je mourrai ; et mon âme,  
 dans son entêtement tenace,  
 s'assiéra aux portes de la mort,  
 t'attendant là-bas.

Avec les heures les jours, avec les jours  
 les années s'envoleront,  
 et tu frapperas à cette porte à la fin...  
 Qui renonce à frapper ?

Puis la terre gardera  
 tes fautes et ta dépouille,  
 tu te laveras dans les ondes de la mort  
 comme dans un autre Jourdain ;

là-bas, où le murmure de la vie  
 va mourir en tremblant,  
 comme la vague qui va en silence  
 expirer sur le rivage ;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme  
 ouvre une éternité,  
 tout ce que nous deux avons tu,  
 là-bas nous devons en parler.

## 38

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !  
 Les larmes sont eau, et à la mer elles vont !  
 Dis-moi, femme : quand l'amour s'oublie,  
 sais-tu où il va ?

## 39

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,  
 altière et vaine et capricieuse ;  
 l'eau jaillirait d'une roche stérile  
 avant que les sentiments ne jaillissent de son âme.

Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,  
 il n'y a fibre qui réponde à l'amour ;  
 qu'elle est une statue inanimée... mais...  
 elle est si belle !

## 40

Sa main dans mes mains,  
 ses yeux dans mes yeux,  
 la tête amoureuse  
 appuyée sur mon épaule,  
 Dieu sait combien de fois,  
 d'un pas paresseux,  
 nous avons erré ensemble  
 sous les grands ormes  
 qui prêtent mystère et ombre  
 au porche de sa maison.  
 Et hier..., un an à peine  
 passé en coup de vent,  
 avec quelle exquise grâce,  
 avec quel admirable aplomb,  
 elle me dit, me présentant  
 quelque ami officieux :  
*«Je crois qu'en quelque endroit  
 je vous ai vu.»* Ah ! Sots  
 qui êtes des salons  
 commères de bon ton  
 et marchiez là en chasse  
 de galants imbroglios :  
 quelle histoire vous avez manquée !  
 Quelle ambroisie  
 pour être dévorée  
*sotto voce* en un cercle,  
 derrière l'éventail  
 de plumes et d'or !

.....

Lune discrète et chaste,  
ormes touffus et grands,  
murs de sa demeure,  
seuils de son porche,  
taisez-vous, et que le secret  
ne sorte pas de vous !  
Taisez-vous, pour ma part  
j'ai tout oublié ;  
et elle..., elle, il n'y a de masque  
semblable à son visage !

#### 41

Tu étais l'ouragan et moi la haute  
tour qui défie son pouvoir :  
tu devais te fracasser ou m'abattre !...  
Impossible !

Tu étais l'océan et moi la roche  
dressée qui attend son va-et-vient :  
tu devais te briser ou m'arracher !...  
Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués  
l'un à emporter, l'autre à ne pas céder :  
étroite, la sente ; inévitable, le choc...  
Impossible !

#### 42

Quand on me le conta, je sentis le froid  
d'une lame d'acier dans les entrailles ;  
je m'appuyai contre le mur, et un instant  
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;  
d'ire et de pitié s'inonda mon âme  
et je compris pourquoi on pleure,

et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa..., avec peine  
je parvins à balbutier quelques mots...  
Et qui me donna la nouvelle ?... Un ami fidèle.  
Il m'avait rendu un grand service !... Je le remerciai.

### 43

J'écartai la lumière, et au bord  
du lit défait je m'assis,  
muet, sombre, les pupilles immobiles  
plantées dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;  
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,  
la lumière expirait et sur mes balcons  
riaient le soleil.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,  
à quoi je pensai ou ce qui me traversa ;  
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,  
et avoir en cette nuit-là vieilli.

### 44

Comme d'un livre ouvert  
je lis dans le fond de tes pupilles ;  
À quoi bon feignent les lèvres  
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte  
de confesser que tu m'aimas un peu.  
Pleure ! Personne ne nous voit.  
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

### 45

À la clef d'un arc mal assuré,  
aux pierres rougies par le temps,  
campait le blason gothique,  
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,  
le lierre qui pendait autour  
ombrait l'écu où une main  
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,  
nous nous arrêtâmes tous deux :  
et cela, me dit-elle, est le parfait emblème  
de mon amour constant.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :  
vrai que le cœur,  
elle le porterait sur la main... partout...,  
mais dans la poitrine, non.

## 46

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,  
scellant d'un baiser sa trahison.  
Elle se pendit à mon cou, et, dans le dos,  
elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,  
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?  
Parce que la blessure ne saigne pas,  
Parce que le mort est debout.

## 47

Je me suis penché sur les gouffres béants  
de la terre et du ciel,  
et j'en ai vu la fin, avec les yeux  
ou avec la pensée.

Mais, hélas !, d'un cœur je vins à l'abîme

et je m'inclinai un moment ;  
 et mon âme et mes yeux se troublèrent :  
 il était si profond et si noir !

## 48

Comme s'arrache le fer d'une plaie,  
 j'arrachai son amour de mes entrailles,  
 bien que je sentis ce faisant  
 que je m'arrachais la vie avec lui !

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,  
 la volonté abattit son image,  
 et la lumière de la foi, qui en elle brûlait  
 devant l'autel désert, s'éteignit.

Sa vision tenace vient encore à mon esprit  
 pour combattre ma détermination...  
 Quand pourrai-je dormir de ce sommeil  
 où s'achève le rêve !

## 49

Parfois je la rencontre de par le monde  
 et elle passe près de moi ;  
 et elle passe en souriant, et je dis :  
*Comment peut-elle rire ?*

Puis point à ma lèvre un autre sourire,  
 masque de la douleur,  
 et je pense alors : *Peut-être rit-elle  
 comme je ris moi-même.*

## 50

Comme le sauvage aux mains malhabiles  
 fait à discrétion un dieu d'un tronc,  
 et ensuite devant son œuvre s'agenouille,  
 cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,  
invention ridicule de l'esprit,  
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes  
notre amour sur son autel.

## 51

Du peu de vie qu'il me reste  
je donnerais volontiers les meilleures années,  
pour savoir ce que tu as conté  
de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle et de l'éternelle  
ce qu'il me reviendra, s'il m'en revient,  
pour savoir ce que, seule,  
de moi tu as pensé.

## 52

Lames géantes qui vous brisez en mugissant  
sur les rivages déserts et lointains :  
enveloppé dans le drap d'écumes,  
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent  
de la grande forêt les feuilles mortes :  
entraîné dans l'aveugle toubillon,  
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair  
et qui ornez les orles défaits en feu :  
enlevé dans la brume obscure,  
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige  
m'arracherait la mémoire et la raison.  
Par pitié ! J'ai peur de rester  
seul à seul avec ma douleur !

## 53



Elles reviendront, les noires hirondelles,  
pendre leurs nids à ton balcon,  
et, à nouveau, avec leurs ailes  
elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols,  
en contemplant ta beauté et mon bonheur,  
celles qui apprirent nos noms...  
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,  
escalader les murs de ton jardin,  
et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,  
encore plus belles.

Mais celles figées par la rosée,  
dont nous regardions les gouttes trembler  
et tomber comme larmes du jour...  
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les mots ardents d'amour,  
sonner à ton oreille,  
ton cœur peut-être se réveillera  
de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,  
comme on adore Dieu devant son autel,  
comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,  
ainsi personne ne t'aimera plus.

## 54

Quand, à nouveau, nous évoquons  
les heures fugaces du passé,  
une larme tremblante brille,  
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte  
de rosée à la pensée que,  
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,  
tous deux nous soupirerons à nouveau.

## 55

Dans le tumulte discordant de l'orgie,  
l'écho d'un soupir  
caressa mon oreille,  
comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,  
formé d'une haleine que j'ai bue,  
parfum d'une fleur qui croît cachée  
dans un cloître sombre.

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :  
— À quoi penses-tu ?  
— À rien... – À rien, et tu pleures ? – J'ai la tristesse  
gaie et le vin triste.

## 56

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,  
et toujours pareil !  
Un ciel gris, un horizon éternel,  
et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure  
comme un machine stupide ;  
l'intelligence obtuse du cerveau  
endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,  
le recherche sans foi.  
Fatigue sans objet, vague qui roule  
sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,  
chante incessamment le même chant.  
La goutte d'eau monotone qui tombe,  
et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, glissant  
les uns après les autres,  
aujourd'hui comme hier... et tous

sans plaisir ni douleur.

Hélas ! Parfois je me souviens en un soupir  
d'une affliction ancienne.  
Amère est la douleur, mais au moins  
souffrir est vivre !

## 57

Cette carcasse d'os et de peau,  
à tant promener une tête folle,  
se fatigue à la fin et je ne le regrette pas ;  
car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient  
de la vie du monde,  
j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais  
avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,  
je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;  
si la casaque paraît neuve dehors  
je sais qu'elle a vieilli dedans.

Elle a vieilli, oui ; malgré mon étoile !  
suffisamment le dit mon ardeur dolente ;  
c'est qu'il est des douleurs qui leurs empreintes  
horribles gravent sur le cœur, si ce n'est au front.

## 58

Veux-tu de ce nectar délicieux  
éviter l'amertume de la lie ?  
Alors sens-le, approche-le de tes lèvres  
et laisse-le après.

Veux-tu que nous gardions un doux  
souvenir de cet amour ?  
Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain  
disons-nous adieu !

## 59

Moi, je sais quel est l'objet  
de tes soupirs ;  
Moi, je sais la cause de ta douce  
et secrète langueur.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le devines,  
et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves  
et ce qu'en songe tu vois.  
Comme d'un livre je peux lire  
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le devines,  
et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris  
et pleures à la fois ;  
moi, je pénètre les recoins mystérieux  
de ton âme de femme.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,  
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

## 60

Ma vie est une friche ;  
fleur que je touche s'effeuille.  
Sur mon chemin fatal  
on va semant le mal  
pour que moi je le recueille.

## 61

En voyant mes heures de fièvre  
et d'insomnie, lentes, passer,  
au bord de ma couche,  
qui s'assiéra ?

Quand la main tremblante  
se tendra, prête à expirer,  
cherchant une main amie,  
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira  
de mes yeux le cristal,  
mes paupières encore ouvertes,  
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera  
(si elle sonne à mon enterrement),  
une prière en l'entendant,  
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes  
la terre opprimerà enfin,  
sur la fosse oubliée,  
qui viendra pleurer ?

Qui, au jour suivant  
quand le soleil brillera à nouveau,  
de mon passage dans le monde,  
qui se souviendra ?

*Première voix*

Les ondes ont vague harmonie,

les violettes, suave odeur ;  
 les brumes d'argent la froide nuit,  
 lumière et or le jour ;  
 moi, chose bien meilleure :  
 moi je détiens l'*Amour* !

*Deuxième voix*

Nuage radieux, bravos de liesse,  
 vague d'envie qui baise le pied,  
 île de songes où repose  
 l'âme inassouvie.  
 Douce ivresse,  
 c'est le *Paradis*.

*Troisième voix*

Braise allumée est le trésor,  
 Ombre fuyante la vanité,  
 et tout est faux : la gloire, l'or.  
 Ce que moi j'adore  
 seul est vérité :  
 La *Liberté* !

Ainsi les bateliers passaient chantant  
 l'éternelle chanson,  
 et au coup de rame sautait l'écume  
 et la frappait le soleil.

*T'embarques-tu ?*, criaient-ils. Et moi, souriant,  
 je leur dis au passage :  
 « *J'ai déjà embarqué* », et par gestes que  
 mes habits étendus sèchent sur la plage.

18 [LXVII]

Quelle merveille que de voir le jour  
 couronné de feu se lever,  
 et à son baiser enflammé  
 briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,  
dans le soir bleuté du triste automne,  
que de boire le parfum  
des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand en flocons  
la blanche neige silencieuse tombe,  
que de voir les rousses langues  
des inquiètes flammes s'agiter !

Quelle merveille, quand il y a le sommeil,  
que de bien dormir... et ronfler tel un sous-chantre...  
et manger... et grossir !... Et quel malheur  
que cela seulement ne suffise !

## 23 [LXXV]

Serait-il vrai que quand le sommeil touche  
de ses doigts de rose nos yeux,  
de la prison qu'elle habite l'âme  
s'enfuit en vol pressé ?

Serait-il vrai qu'hôte des brumes,  
au souffle ténu de la brise nocturne,  
ailée elle monte à la région vide  
pour en rencontrer d'autres ?

Et là dévêtue de l'humaine forme,  
là les liens terrestres rompus,  
de brèves heures elle habite  
le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime  
et garde un visage de douleur et de joie,

pareil à celui qu'elle laisse quand traverse  
le ciel un météore ?

Moi je ne sais si ce monde de visions  
vit hors ou dans nous ;  
ce que je sais c'est que je connais beaucoup de gens  
que je ne connais pas.

## 24 [LXXIV]

Les habits défaits,  
les épées nues,  
sur le linteau d'or de la porte  
deux anges veillaient.

Je m'approchai des fers forgés  
qui défendent l'entrée,  
et des doubles grilles au fond  
je la vis confuse et blanche.

Je la vis comme l'image  
qui dans une rêverie passe,  
comme un rai de lumière ténu et diffus  
qui entre des ténèbres nage.

Je sentis mon âme pleine  
d'un ardent désir ;  
comme attire un abîme, ce mystère  
vers lui m'entraînait,

mais, hélas !, des anges  
paraissaient me dire les regards :  
*Le seuil de cette porte  
seul Dieu le passe !*



## 44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un <sup>14</sup> cœur, et tu le dis  
seulement parce que tu sens ses battements.  
Cela n'est pas un cœur..., c'est une machine  
qui en suivant sa mesure fait du bruit.

## 47 [LXV]

Vint la nuit et point d'asile ;  
et j'eus soif !... Mes larmes je bus.  
Et j'eus faim !... Mes yeux enflés  
je clos pour mourir !

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille  
parvenait le rauque bouillonnement des foules,  
moi j'étais orphelin et pauvre... Le monde était  
désert... pour moi !

## 48 [LXXVIII]

Feignant des réalités  
avec ombre vaine  
devant le Désir  
va l'Espérance ;  
et ses mensonges,  
comme le Phénix, renaissent  
de ses cendres.

## 49 [LXIX]

Lorsque brille l'éclair nous naissons,  
et son éclat dure encore quand nous mourons.  
Si courte est la vie !

Gloire et amour après lesquels nous courons,  
ombres d'un rêve que tous nous poursuivons.  
S'éveiller est mourir !

---

14. NDT. On peut lire aussi "du".

## 55 [LXXIX]

Une femme m'a empoisonné l'âme,  
 une autre m'a empoisonné le corps ;  
 aucune des deux ne vint me chercher,  
 moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.  
 Si demain, tournant, ce poison  
 empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?  
 Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ? <sup>15</sup>

## 56 [LXII]

D'abord est une aube tremblante et vague,  
 rai d'inquiète lueur qui coupe la mer ;  
 puis elle étincelle et croît et se diffuse  
 en une gigantesque explosion de clarté.

La brillante flamme est la joie,  
 la craintive ombre est la peine ;  
 Hélas ! dans l'obscurité nuit de mon âme  
 quand poindra le jour ?

## 59 [LXX]

Combien de fois, au pied des murs  
 moussus qui la gardent,  
 n'ai-je entendu la clochette à minuit  
 sonner aux matines !

Combien de fois traça la lune argentée  
 ma silhouette,  
 contre celle du cyprès qui de son verger  
 point sur les murailles !

---

15. NDT. Cette stance 55 apparaît barrée dans le manuscrit original.

Quand d'ombres se drapait l'église  
à l'ogive en coiffe enfoncée,  
combien de fois sur les vitraux  
n'ai-je vu trembler l'éclat de la lampe !

Bien que le vent dans les angles obscurs  
de la tour sifflât,  
parmi les voix du chœur je percevais  
sa voix vibrante et claire.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron  
la place déserte  
osait traverser, quand il m'apercevait  
il hâtait son pas.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât  
au matin suivant  
que de quelque sacristain mort en pécheur  
j'étais l'âme.

À l'aveuglette je connaissais les recoins  
du parvis et le portail ;  
de mes pieds les orties qui là-bas poussent  
peut-être gardent les empreintes.

Les hiboux qui effrayés me suivaient  
avec leurs yeux de flammes  
finirent par me considérer avec le temps  
comme un bon camarade.

À mon côté, sans peur, les reptiles  
avançaient en se traînant.  
Jusqu'aux saints de granit muets  
je crois me saluaient !

## 61 [LXVIII]

Je ne sais ce que j'ai rêvé  
la nuit dernière.  
Triste, très triste dû être le rêve,  
car éveillé l'angoisse me durait.

Je notai en m'incorporant  
l'humidité de l'oreiller,  
et pour la première fois je sentis  
d'un amer plaisir s'emplir l'âme.

Triste chose que le rêve  
qui nous tire des larmes ;  
mais dans ma peine j'ai une joie...  
Je sais qu'il me reste encore des pleurs !

## 64 [LXIV]

Comme garde l'avare son trésor,  
je gardais ma douleur ;  
je voulais prouver que l'éternel existe  
à celle qui me jura éternel son amour.

Mais aujourd'hui en vain je l'appelle et le Temps  
qui l'acheva, me dit :  
*Ah, boue misérable, même éternellement  
tu ne saurais souffrir !*

## 67 [LXVI]

D'où je viens ? Cherche le plus  
horrible et âpre des sentiers.  
Des empreintes de pieds ensanglantés  
sur la roche dure,  
les restes d'une âme en lambeaux  
dans les ronces pointues  
te diront le chemin

qui conduit à mon berceau.

Où je vais ? Traverse la plus  
sombre et triste des banquises <sup>16</sup>,  
vallée d'éternelles neiges et d'éternelles  
mélancoliques brumes.  
Où se trouve une pierre solitaire  
sans inscription,  
où habite l'oubli,  
là sera ma tombe.

### 68 [LXIII]

Comme des essaims d'abeilles irritées,  
d'un coin sombre de la mémoire  
sortent pour me poursuivre les souvenirs  
des heures passées.

Je veux les chasser. Effort inutile !  
Ils m'encerclent, me harcèlent,  
et l'un après l'autre ils viennent planter  
le fin aiguillon qui envenime l'âme.

### 71 [LXXIII]

On clôt ses yeux  
qu'elle avait encore ouverts,  
on couvrit son visage  
d'une blanche étoffe,  
et d'aucuns sanglotant,  
et d'autres en silence,  
de la triste alcôve  
tous sortirent.

La lumière, qui flamboyait

---

16. NDT. Exactement : *páramo*, qui désigne une vaste étendue déserte et froide.

dans un vase sur le sol,  
 au mur projetait  
 l'ombre de la couche,  
 et parmi cette ombre  
 on voyait, par intervalles,  
 se dessiner, rigide,  
 la forme du corps.

Le jour s'éveillait,  
 et à sa première lueur,  
 avec ses mille bruits,  
 il réveillait la ville ;  
 devant ce contraste  
 de vie et mystères  
 de lumière et ténèbres,  
 je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
 seuls restent les morts !*

De la maison sur des épaules  
 on la porta au temple,  
 et dans une chapelle  
 on laissa le cercueil.  
 Là-bas on entoura  
 sa pâle dépouille  
 de jaunes cierges  
 et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes <sup>17</sup>  
 la dernière cloche,  
 une vieille acheva  
 ses ultimes prières ;  
 elle traversa la large nef,  
 les portes gémirent,

---

17. NDT. Sonnerie à certaines heures de la nuit pour que les fidèles prient pour les âmes du Purgatoire.

et le saint lieu  
resta désert.

D'une horloge on entendait,  
mesuré, le balancier  
et de certains cierges  
le crépitement.  
Si craintif et triste,  
si obscur et transi  
tout était...  
que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

De la haute cloche  
la langue de fer  
lui dédia, à toute volée,  
son "adieu !" plaintif.  
Le deuil aux habits,  
amis et proches  
passèrent en file  
formant cortège.

De l'ultime asile,  
obscur et étroit,  
le pic ouvrit la niche  
à une extrémité.  
Là on la coucha,  
et puis la mura ,  
et avec un salut  
se retira le cortège.

Le pic sur l'épaule,  
le fossoyeur  
chantonnant dans sa barbe  
se perdit au loin.

La nuit s'avancait,  
le soleil s'était couché ;  
perdu dans les ombres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits  
de l'hiver gelé  
quand le vent  
fait craquer les bois  
et la forte averse  
fouette les carreaux,  
de la pauvre enfant  
parfois je me souviens.

Là-bas tombe la pluie  
d'un bruit éternel ;  
là-bas la combat  
le souffle de la bise.  
Étendue dans le creux  
de l'humide mur,  
peut-être de froid  
se gèlent ses os !...

.....

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?  
L'âme s'envole-t-elle au ciel ?  
Tout est-il, sans âme,  
pauvreté et bourbe ?  
Je ne sais ; mais il y a  
quelque chose que je n'explique pas,  
quelque chose qui répugne,  
bien qu'il soit courageux le faire,  
à laisser si tristes,



si seuls, les morts !

74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef  
du temple byzantin,  
je vis la tombe gothique à l'indécise  
lueur qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,  
et dans les mains un livre,  
une belle femme reposait  
sur l'urne, prodige du ciseau.

Au doux poids enfoncé  
du corps abandonné,  
comme de tendre plume et lisse,  
se pliait sa couche de granit.

Le divin éclat  
de l'ultime sourire  
le visage gardait, comme le ciel garde  
du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord  
de l'oreiller de pierre,  
deux anges, le doigt sur la lèvre,  
imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte ;  
on l'aurait dit dormant  
dans la pénombre des arcs massifs  
et en songe voyant le paradis.

Je m'approchai

de l'angle sombre de la nef,  
avec le pas retenu de qui vient  
au berceau d'un enfant assoupi.

Je la contemplai un moment.  
Et cet éclat tiède,  
ce lit de pierre qui offrait,  
proche du mur, un autre lieu vide,

dans l'âme avivèrent  
la soif de l'infini,  
le désir de cette vie de la mort,  
pour laquelle un instant sont les siècles...

.....

Fatigué du combat  
dans lequel je lutte,  
parfois je me souviens avec envie  
de ce recoin obscur et caché.

De cette silencieuse et pâle  
femme je me souviens et dis :  
*« Oh, quel amour si muet, celui de la mort !  
Quel sommeil, celui du sépulcre si calme !*

## 76 [LXXI]

Je ne dormais pas ; errant dans la limbe  
où changent de forme les objets,  
mystérieux espaces qui séparent  
la veille du sommeil.

Les idées qui en ronde silencieuse  
tournaient autour de mon cerveau

peu à peu en leur danse bougeaient  
d'un rythme plus lent.

De la lumière qui atteint l'âme par les yeux  
les paupières voilaient le reflet ;  
mais une autre lumière le monde de visions  
allumait à l'intérieur.

À ce moment résonna à mon ouïe  
une rumeur comme celle qui au temple  
erre confuse quand terminent les fidèles  
d'un *Amen* leurs prières.

Et j'entendis comme une voix fine et triste  
qui par mon nom m'appelait de loin,  
et je sentis une odeur de cierges éteints,  
d'humidité et d'encens.

.....

La nuit passa, dans les bras de l'oubli  
je tombai comme pierre en son sein profond ;  
mais, en m'éveillant, je m'exclamai : « *Quelqu'un  
que j'aimais est mort !* ». ».



# Table des matières

1. Je sais un hymne géant et étrange...	3
2. Saeta qui traverse en volant...	3
3. Secousse étrange qui agite les idées...	4
3. Ne dites pas que, épuisé son trésor...	6
5. Esprit sans nom, indéfinissable essence...	7
6. Comme la brise qui rafraîchit le sang...	10
7. Dans l'angle obscur du salon...	10
8. Quand je regarde l'horizon bleu...	10
9. Le zéphir qui gémit faiblement...	11
10. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	11
11. Je suis ardente, je suis brune...	12
12. Petite, parce que tes yeux sont verts...	12
13. Ta pupille est bleue...	14
14. Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta...	15
15. Voile flottant de brume légère...	15
16. Si, quand les clochettes bleues de ton balcon...	16
17. Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient...	16
18. Fatiguée par la danse...	17
19. Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique...	17
20. Elle sait, si parfois ses lèvres rouges...	17
21. Qu'est la poésie ?...	18
22. Comment vit cette rose que tu as prise...	18
23. Pour un regard, un monde ;...	18
24. Deux rouges langues de feu...	18
25. Quand t'enveloppent dans la nuit...	19
26. Je vais contre mes intérêts en le confessant...	20
27. Éveillée, je tremble à ta vue...	20
28. Quand, parmi l'ombre obscure...	22
29. Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert...	22
30. Une larme pointait à ses yeux...	23
31. Notre passion fut une tragique saynète...	24

32. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur...	24
33. C'est une question de mots, et pourtant...	24
34. Muette, elle traverse et ses mouvements...	24
35. Ton oubli ne m'admira pas !...	25
36. Si l'on écrivait dans un livre...	25
37. Avant toi je mourrai...	26
38. Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !...	26
39. Pourquoi me le dire ?...	26
40. Sa main dans mes mains...	27
41. Tu étais l'ouragan et moi la haute tour...	28
42. Quand on me le conta, je sentis le froid...	28
43. J'écartai la lumière...	29
44. Comme d'un livre ouvert...	29
45. À la clef d'un arc mal assuré...	29
46. Elle m'a blessé en se cachant dans l'ombre...	30
47. Je me suis penché sur les gouffres béants...	30
48. Comme s'arrache le fer d'une plaie...	31
49. Parfois je la rencontre de par le monde...	31
50. Comme le sauvage aux mains malhabiles...	31
51. Du peu de vie qu'il me reste...	32
52. Lames géantes qui vous brisez en mugissant...	32
53. Elles reviendront, les noires hirondelles...	32
54. Quand à nouveau les fugaces heures du passé nous évoquons...	33
55. Dans le tumulte discordant de l'orgie...	34
56. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui...	34
57. Cette carcasse d'os et de peau...	35
58. Veux-tu de ce nectar délicieux éviter l'amertume la lie ?...	35
59. Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs...	36
5. Les ondes ont une vague harmonie...	36
18. Quelle merveille que de voir le jour...	37
23. Serait-il vrai que quand le sommeil touche...	38
24. Les habits défaits, les épées nues...	39
41. Ma vie est une friche...	39
44. Tu dis que tu as un cœur...	40
45. En voyant mes heures de fièvre...	40
46. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	41
47. Vint la nuit et point d'asile...	41
48. Feignant des réalités avec ombre vaine...	41
49. Lorsque brille l'éclair nous naissons...	42
55. Une femme m'a empoisonné l'âme...	42
56. D'abord est une aube tremblante...	42

59. Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent...	43
61. Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière...	44
64. Comme garde l'avare son trésor, je gardais ma douleur...	44
67. D'où je viens ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers...	45
68. Comme des essaims d'abeilles irritées...	45
71. On clôt ses yeux qu'elle avait encore ouverts...	45
74. Dans l'imposante nef du temple byzantin...	49
76. Je ne dormais pas ; errant dans la limbe...	50